



BERLIN
2023
PANORAMA

CHICAGO
2023
GRAND PRIX

VALENCIA
2023
MEILLEUR RÉALISATEUR

LES LUEURS D'ADEN

UN FILM DE
AMR GAMAL



Paname Distribution présente

LES ŒUVRES D'ADEN

(THE BURDENED)

un film de Amr Gamal

2023 - Yémen / Soudan / Arabie saoudite - 91 min - 1.85 - 5.1

Distribution
Paname Distribution
Tél. : 01 40 44 72 55
distribution@paname-distribution.com
www.paname-distribution.com

Presse
Agnès Chabot
Tél. 06 84 16 93 39
agnes.chabot9@gmail.com

SORTIE LE 31 JANVIER 2024



SYNOPSIS

Isra'a vit avec son mari Ahmed et ses trois enfants dans le vieux port de la ville d'Aden, au sud du Yémen. Leur vie quotidienne est rythmée par les effets de la guerre civile : contrôles militaires dans les rues, pannes de courant fréquentes, et rationnement de l'eau. Ahmed, qui travaillait pour la télévision, a dû quitter son poste à la suite de nombreux salaires impayés, pour devenir chauffeur. Ils ont à peine de quoi offrir à leurs enfants une vie normale et une bonne éducation. Quand Isra'a apprend qu'elle est à nouveau enceinte, le couple doit faire face à une nouvelle crise. Ils savent tous les deux qu'ils ne peuvent pas se permettre un quatrième enfant, d'autant qu'ils doivent déménager dans un logement moins cher et qu'il faut payer les frais d'inscription d'école. Ensemble, ils décident d'avorter. Une amie médecin va peut-être les aider...



ENTRETIEN AVEC AMR GAMAL

Pouvez-vous nous parler de votre parcours de cinéaste mais aussi de metteur en scène de théâtre ?

J'ai toujours voulu devenir réalisateur. Mais dans un pays comme le Yémen, en proie à des troubles politiques, il était très difficile de rêver de cinéma. J'ai donc commencé par le théâtre, parce que c'était la seule voie possible. Et ce, alors même qu'il n'y a plus de théâtres. Ils ont tous fermé après la guerre civile de 1994, sous la pression des partis islamistes qui contrôlaient la ville, après l'unification du Nord et du Sud.

Mais quand nous étions étudiants, nous avons réussi à créer un collectif. Une fois diplômés, nous avons cherché des lieux où nous produire. Nous avons loué un vieux cinéma à Aden et commencé à jouer pour la population locale.

Les habitants sont revenus voir des pièces de théâtre, alors qu'ils en avaient été privés pendant une bonne décennie. Au fil des ans, notre troupe est devenue de plus en plus importante. J'ai constitué un réseau d'acteurs, de techniciens, de personnes travaillant sur le terrain. Je savais comment organiser un événement et parler aux autorités.

Ensuite, je suis parti travailler à la télévision. Je n'aime pas la télévision, mais cela me donnait l'opportunité de me confronter à des caméras. Avec mon collectif, nous avons commencé à faire des séries télévisées, ce qui nous a permis d'apprendre à utiliser le son, la caméra, la lumière. Une fois que nous avons maîtrisé la technique, nous avons mis à profit nos expériences théâtrales et audiovisuelles, ainsi que notre réseau pour nous lancer dans le cinéma. En 2018, j'ai réalisé mon premier film, *Ten Days Before the Wedding*. Nous avons loué des salles de mariage, construit des écrans en bois que nous avons peints en blanc pour projeter le film à la population locale. Nous avons aussi apporté des petits projecteurs et ouvert une billetterie à prix modique pour les habitants d'Aden. Le succès a été énorme : nous avons vendu 70 000 billets et le film est resté huit mois à l'affiche !

Pour vous, la création est donc un processus collectif. Était-ce également le cas pour ce nouveau film ?

Oui. Dans les pays où il n'y a pas d'infrastructures dédiées, il est très difficile de créer. C'est pourquoi, nous avons toujours besoin du collectif. Sinon, on n'y arrive pas. J'insiste beaucoup sur l'idée de notre responsabilité à l'égard de notre communauté, parce qu'elle aime l'art. Parfois, nous rassemblons entre 800 et 1000 personnes dans un vieux cinéma pour

une représentation théâtrale. Que les gens continuent de mener une vie normale, en ces temps très difficiles, relève de la responsabilité dont je parle.

Parlez-nous de la genèse des *Lueurs d'Aden*. D'où vient cette histoire ?

Le film raconte l'histoire d'un ami et de sa femme, qui sont tous deux issus de la classe moyenne. Avant la guerre de 2015, ils rencontraient déjà des difficultés matérielles, liées à leurs bas salaires. Parents de deux enfants, la femme de mon ami est tombée enceinte du troisième. Ils ont envisagé l'avortement mais à l'époque, ils pensaient que c'était interdit et que la société ne l'accepterait pas. Ils ont donc accueilli leur troisième enfant, malgré leurs réticences.

Bien qu'ils aient utilisé des moyens contraceptifs, la femme de mon ami est de nouveau tombée enceinte. Après la guerre de 2015, ils avaient tous les deux perdu leur travail. Ils ont pris la décision de ne pas donner naissance à ce quatrième enfant. Il était un fardeau et compromettrait l'avenir de la fratrie. Ils ont donc commencé à chercher ce qui, dans l'Islam, justifierait leur décision et leur donnerait le sentiment de ne rien faire de mal. Quand il s'agissait de leur troisième enfant, ils n'ont pas voulu entendre ce que les instances religieuses avaient à dire sur le sujet de l'avortement. Mais en ce qui concernait le dernier, ils ont écouté ceux qui disaient que l'avortement n'était pas grave, s'il intervenait avant 120 jours de grossesse. J'ai été frappé par la manière dont l'être humain, pour survivre, peut adapter ses croyances. Habituellement, le sujet de l'avortement est traité d'un point de vue féminin, mais ce qui m'intéressait ici, c'était de déplacer le problème à une famille toute entière.

Aller à l'encontre de ses croyances est précisément ce qui caractérise le personnage de Muna (Samah Alamrani) qui finit par aider le couple dans une démarche qu'elle désapprouve. Pouvez-vous nous parler de ce personnage et de son dilemme ?

Il faut d'abord retracer l'histoire récente d'Aden pour comprendre ce personnage. C'était une ville très ouverte dans les années 50 et 60 et qui se distinguait des autres villes yéménites. Nous avons chassé les colons britanniques et sommes devenus des socialistes convaincus. Puis dans les années 90, l'unification avec le Nord a apporté une vague islamiste. Et tout le monde subitement a commencé à se vêtir de noir, car la religion s'était imposée dans la ville.

Toute ma vie, j'ai été confronté à ces changements de valeurs et de croyances, selon la situation politique ou économique de mon pays. Quand quelque chose va à l'encontre de ses convictions, doit-on y rester fidèle ou accepter le compromis ? Inconsciemment, c'est à l'histoire d'Aden que je me réfère, à travers le dilemme de Muna. Elle me fait de la peine. Elle est tiraillée entre ses convictions religieuses mais agit en être humain, indépendamment de ses valeurs. Mais après l'avoir fait, elle a des regrets. Elle s'en va sans se retourner. Nous lui avons ménagé une fin ouverte pour que les spectateurs puissent s'identifier à son dilemme et y réfléchir.

L'avortement est-il un sujet tabou au Yémen ? Quel est le poids de la religion à ce sujet ? Dans le film, le prophète Hadith fixe à 120 jours le droit d'avorter. Est-ce interdit dans d'autres cas de figure ?

Dans toutes les sociétés, je pense, y compris en Europe et en Amérique, l'avortement est tabou. Ce n'est pas l'apanage des pays conservateurs. On agit dans l'ombre

sans en parler. La plupart des gens pense que l'on va à l'encontre de la volonté de Dieu. D'un cheikh à l'autre, le point de vue diffère. Certains d'entre eux disent que c'est interdit même si la grossesse remonte à un jour. D'autres disent que l'avortement est acceptable avant 40 jours ou bien 120 jours.

Pourquoi avez-vous choisi de raconter votre histoire sous forme de chronique ?

Faire un film au Yémen est une opportunité rare et j'avais envie de documenter la vie quotidienne d'une famille yéménite. J'ai toujours voulu utiliser mon art pour raconter ma ville, parce que j'y suis attaché. J'ai peur de me réveiller un jour et de ne plus retrouver les bâtiments, les magasins, les détails que j'aime. Tout le monde veut contrôler cette ville portuaire qu'est Aden. Mais les Yéménites ne respectent pas son histoire et sa culture. Ils disent toujours qu'il n'y a pas de véritable Aden, que c'est un mélange. Oui, je suis un mélange. Et j'en suis fier.

L'esthétique et la mise en scène du film s'adaptent à votre geste documentaire. Comment les avez-vous pensées ?

Je voulais faire un film brut et très réaliste, y compris dans le traitement des couleurs. Il a une valeur de témoignage. Nous n'avons pas de cinéma, et le cinéma, c'est l'Histoire. Je me sens donc la responsabilité de documenter les lieux et les événements au Yémen. D'autre part, j'ai toujours peur d'oublier la topographie d'Aden, à cause des guerres et des destructions qu'elle traverse. C'est dans ce but que j'ai décidé d'utiliser des plans larges et des plans d'ensemble qui montrent la ville et son architecture. Ainsi, ces lieux seront préservés pour la génération future. Elle pourra voir à quoi ressemblait la ville à cette époque.



Souhaitiez-vous faire de la ville d'Aden, qui porte les stigmates visibles de la guerre, un personnage principal du film ?

Le titre original du film est *The Burdened* (*burden* signifiant « fardeau » en français, soit « ceux qui portent un fardeau »). Et j'ai l'impression qu'Aden représente aussi ce fardeau. Pour moi, la ville est comme une personne. On interagit avec elle, on lui parle, on la ressent, on la maudit et on pleure parfois sur ces malheurs. Je devais donc montrer comment elle est marquée par la guerre et triste. Ma belle ville est maintenant brisée. Il faut voir dans quel contexte vivent mes personnages ! C'est ce qui les pousse à prendre la décision de recourir à l'avortement.

Vous optez pour des plans fixes. Pourquoi ce choix de cadrage ?

Mes acteurs ne sont pas de grands professionnels. Si à chaque coupe, j'avais dû refaire la lumière, les éclairages et tout le reste, cela aurait pris un temps considérable. L'utilisation de plans fixes permettait aux acteurs de jouer de manière naturelle, sans qu'il soit nécessaire de faire des répétitions. Et puis, j'adore créer des « scènes de musée », ce qui me vient là encore du théâtre.

Comment avez-vous travaillé l'esthétique minimaliste du film ?

J'ai travaillé avec Mrinal Desai, un directeur de la photographie talentueux. Il était basé au Canada et moi, à

Aden. Nous avons commencé à parler tous les jours du film et ce, pendant exactement un an. Je lui ai dit que je voulais faire quelque chose proche du documentaire. Dans le film, on parle de cette période où le Yémen n'a pas d'électricité. Chaque maison a une batterie qui se recharge à l'énergie solaire et donc tous les foyers baignent dans cette lumière blanche. J'ai donc souhaité avoir un film brut où la photographie est la plus réaliste possible. Nous avons gagné une aide à la post-production, ce qui nous a permis de travailler avec un étalonneur expérimenté. Il nous a confirmé que nous ne devons pas nous éloigner de notre intention initiale et a compris qu'il devait respecter l'esthétique minimaliste du film. La monteuse

égyptienne Heba Othman, qui est une artiste éclairée, m'a dit d'être vigilant pendant la post production : certains techniciens auraient pu être tentés de montrer les muscles, en faisant la démonstration de leur savoir-faire, alors que nous avons justement cherché à réduire les effets. Mais finalement, tout le monde a compris la démarche et s'est employé à la respecter.

Votre parti pris est celui de l'épure et non de la dramatisation. Pourquoi cette approche ?

Travailler pour le théâtre m'a aidé à aller dans cette direction. Je voyais des pièces où les acteurs surjouaient. Au fil des ans, j'ai compris comment trouver le ton juste de l'écriture. Je ferme les yeux et j'essaie d'entendre les

acteurs. C'est comme de la musique. Pour ce projet, j'ai senti qu'il fallait être aussi simple et honnête que possible. Le théâtre est une école. Cela ne vous quitte jamais.

Comment avez-vous travaillé avec vos deux acteurs principaux, Khaled Hamdam (Ahmed) et Abeer Mohammed (Isra'a) qui forment ce couple dans la débâcle ?

J'ai connu Khaled à l'école. Nous avons voyagé dans différentes villes du Yémen et fait des camps d'été ensemble, lorsque nous étions étudiants. Il a deux ans de plus que moi et avait une expérience de comédien. Quant à Abeer, je l'avais vue dans des séries télévisées où elle avait très peu de lignes de dialogues. Je ne sais pas comment mais je me suis dit, en la voyant, qu'elle conviendrait parfaitement au personnage. J'ai eu l'impression qu'elle était très libre, ce qui ressemble à Isra'a. Même chose pour Muna (Samah Alamrani) que j'avais vue dans un petit rôle, également dans une série télévisée. Avant Khaled, j'ai répété pendant trois mois avec un autre acteur mais finalement, il a joué dans le Hamlet que j'ai monté pour le théâtre. Il n'avait pas cette gravité et ce poids qui pèse sur les épaules, nécessaires au personnage d'Ahmed. Pour trouver les personnages secondaires, nous avons lancé un appel sur Facebook qui a été très suivi. La mère d'Isra'a est, par exemple, interprétée par une journaliste qui vit à Aden. La maquilleuse a aussi endossé un petit rôle. J'ai fait des répétitions avec les deux acteurs principaux et curieusement, les scènes les plus difficiles à jouer, comme celles où Isra'a est bousculée par son mari, étaient réglées très vite. En revanche, les scènes de vie familiale ont été plus compliquées à mettre en boîte.

Le service de navette d'Ahmed permet, grâce à ses passagers, de montrer différents visages de la société yéménite. Etait-ce votre objectif ?

Je ne traite jamais un plan à la légère. Pour moi, chaque plan fait partie de l'Histoire. Je dois mettre quelque chose dedans. Même si le spectateur ou les habitants d'Aden ne le voient pas, rien n'est laissé au hasard. Dans la maison de la mère d'Isra'a, par exemple, il y a une photo qui représente une vieille femme. Tout le monde pensera peut-être qu'il s'agit d'une grand-mère. Mais en réalité, c'est la première femme enseignante à Aden. Dans les années 40 et 50, elle frappait aux portes pour convaincre les familles d'envoyer leurs filles à l'école. Il y a aussi cette librairie à la fin où la famille va acheter ses autocollants. C'est l'une des plus anciennes papeteries de la péninsule arabe. Et elle est maintenant en vente. Je voulais lui dire adieu.

Quand je choisis les figurants qui montent dans la navette d'Ahmed, je suis là encore obsédé par le fait de documenter le mélange de cultures à Aden. Je choisis les figurants comme je choisis les lieux. Les styles vestimentaires indiens et iraniens, les tchadors, l'abaya, les peaux plus ou moins foncées : tout ceci représente le brassage de cultures à Aden.

Comment avez-vous tourné les scènes dans la rue ? Aviez-vous les autorisations ?

Tourner des scènes dans la rue est le summum du plaisir pour moi, alors que c'est la bête noire de bon nombre de réalisateurs. Je suis beaucoup plus stressé par les scènes en intérieur et les scènes de dialogues entre les acteurs. La situation à Aden n'est pas si critique. Il n'y a pas de règles strictes, mais il faut des autorisations. Nous sommes les seuls à faire de l'art à Aden, ce qui

fait que nous sommes identifiés. Toutes les familles viennent voir nos pièces et les gens nous aident spontanément. Nous récoltons l'amour que nous avons semé au fil des ans.

Vous montrez une ville en plein chaos qui sombre dans la pauvreté. Comment la population survit-elle actuellement dans ce contexte politique troublé ?

Comment survivons-nous ? C'est la question un peu dingue qu'on se pose. Jusqu'à présent, nous y sommes parvenus mais bientôt, les gens mourront peut-être de faim comme dans d'autres pays. Je connais des familles, issues de la classe moyenne, qui ne mangent plus qu'un ou deux petits repas par jour. Nous ne pouvons plus nous permettre d'avoir un appartement, une voiture, ni d'accéder aux soins médicaux. La classe moyenne est en train de sombrer très rapidement. C'est pourquoi je pense qu'il ne faut pas avoir d'enfants, si on n'est pas en mesure de les nourrir.

Ahmed travaillait pour Aden TV. Pourquoi avoir choisi de mettre en scène un ancien journaliste ? Quelle est la place de ce média à Aden ?

Je connais beaucoup d'amis qui travaillaient pour la chaîne Aden TV. Leur vie s'est effondrée quand les autorités et la collision arabe ont décidé de fermer la chaîne, après la guerre. Je suis Sudiste et en tant que tel, en faveur de la séparation avec le Nord car l'unification du pays en 1990 a été un échec. La guerre civile a ensuite éclaté en 1994. Les Nordistes à l'époque nous contrôlaient, soutenus par les Saoudiens et les Américains car nous étions les derniers socialistes dans la région. L'armée yéménite dans le Sud ressemblait à une sorte de colonie. Elle empêchait les habitants du Sud de s'en-

rôler dans l'armée. On ne nous accordait pas de bourses d'études. S'il devait y avoir des cadres à Aden, ils étaient toujours originaires du Nord. Les gens ont donc commencé à manifester, comme en 2007. Si je reviens longuement sur ce contexte, c'est pour que vous compreniez ce qui s'est passé avec Aden TV. En 2011, sous l'influence du Printemps arabe, l'Etat s'est affaibli. Les Sudistes ont commencé à reprendre le contrôle de leur région. Et cela s'est accentué vers 2015. Le Président Ali Abdallah Saleh et ses soutiens houthis, sont alors venus à Aden avec l'armée pour reprendre la ville. Ils ont tué beaucoup de gens. Puis les Saoudiens sont intervenus à leur tour et nous les avons chassés d'Aden. Les Sudistes contrôlent donc maintenant la ville. Le gouvernement officiel et la coalition arabe ont fermé Aden TV, parce qu'ils craignaient que les rebelles du Sud pénètrent dans les locaux de la chaîne et déclarent la séparation avec le Nord. Ils ont pris les cadres et les ont emmenés à Riyad, en Arabie saoudite où ils ont continué à émettre. Mais ils ont laissé derrière eux tous les employés, avec un salaire très bas qui ne leur permettait pas de se nourrir. Beaucoup d'entre eux sont devenus comme Ahmed. Les plus âgés ont commencé à faire des crises cardiaques et à mourir. Ahmed refuse de travailler pour des chaînes privées, à la solde d'un parti politique ou d'un autre pays. À l'heure actuelle, Aden TV a définitivement fermé ses portes et les journalistes qui sont allés travailler pour les chaînes privées sont malheureux.

La famille est contrainte de déménager dans un taudis mais fait face. Souhaitiez-vous souligner sa résilience et sa dignité ?

On peut parler de dignité car si l'on touche le fond, du moins on essaie de garder la tête haute. Ainsi, la mère





dans le film convainc ses enfants qu'ils peuvent embellir leur habitat. L'ami d'Abbas propose d'installer une cloison pour que les enfants aient leur propre chambre. Quand ils visitent l'appartement en famille pour la première fois, on voit Abbas qui tâche de faire bonne figure devant ses enfants et donc sa femme compose elle aussi. Depuis les années 60, les Adenais sont en guerre et vont d'épreuves en épreuves. Nous nous sommes résolus à l'idée que c'est notre vie.

Le cinéma yéménite est peu distribué à l'étranger. Votre film marque-t-il une ouverture ?

Nous n'avons pas d'industrie du cinéma, mais une dizaine de salles à Aden, dotées d'un seul écran et qui diffusent des films américains, égyptiens, russes et indiens car la communauté indienne est très importante à Aden. Je pense que notre patrimoine cinématographique se compose, en tout et pour tout, de six ou sept films. J'en cumule deux à moi tout seul. Bientôt, deux ou

trois autres projets vont être tournés. Mon premier film *Ten Days Before the Wedding* a marqué un tournant, parce que c'est le premier long métrage yéménite qui a été montré largement, avec cinq projections par jour. J'aurais pu le faire pour moi, aller à des festivals, voyager avec mon film. Mais j'avais besoin de le montrer aux gens. La jeune génération prend maintenant le relais et veut faire des films à son tour.

Comment voyez-vous l'évolution de votre pays ?

Je ne pense pas qu'il y ait beaucoup d'espoir, malheureusement. Je n'arrêterai jamais ce que je fais, mais je suis réaliste, le changement ne viendra pas facilement. La situation est très compliquée et ne cesse d'empirer.



AMR GAMAL, réalisateur

Amr Gamal, né en 1983 en Pologne, est un réalisateur et un metteur en scène de théâtre yéménite. En 2003, il a reçu le Prix du président pour l'écriture dramatique. En 2005, Gamal a créé la troupe de théâtre Khaleej Aden, dont il a écrit et dirigé toutes les productions théâtrales depuis 2005. Sa pièce MA'K NAZEL est devenue la première pièce yéménite à être jouée en Europe (Berlin) après son grand succès au Yémen. Au printemps 2018, la production de son premier long métrage, *Ten Days Before the Wedding*, a commencé. Le film a été projeté en avant-première à Aden au cours de l'été, devenant ainsi le premier film à faire l'objet d'une exploitation commerciale au Yémen au cours des trois dernières décennies. Le film a continué à être projeté pendant plus de 8 mois et est devenu la nomination officielle du Yémen aux Oscars en 2018. Amr Gamal vit et travaille à Aden, au Yémen.

Son film *Les Lueurs d'Aden* est le premier film de fiction yéménite à être distribué en France.

MOHSEN ALKHALIFI, producteur

Mohsen Alkhalifi est un producteur et présentateur de télévision yéméno-américain. Après être devenu l'un des premiers influenceurs yéménites sur Youtube en 2012, il a commencé sa carrière professionnelle en tant que présentateur de télévision avec une chaîne de télévision yéménite bien connue en 2016. Depuis, il a présenté et produit des centaines d'épisodes qui lui ont valu d'être reconnu sur la scène médiatique. En 2018, il a collaboré avec son ami Amr Gamal pour créer le premier film commercial yéménite à être diffusé dans les salles de cinéma : *Ten Days Before the Wedding*. Le film a été incroyablement bien accueilli par le public, ouvrant ainsi la voie à l'industrie cinématographique au Yémen.

LE YÉMEN EN QUELQUES DATES

- 1839** Les Britanniques prennent le contrôle d'Aden, port sur la route des Indes dont le Golfe ouvre l'accès à la mer Rouge et, à partir de 1869, au Canal de Suez. La ville connaît une forte croissance de sa population et devient cosmopolite. Le nord du pays est occupé par les Ottomans.
- 1918** Après dissolution de l'Empire Ottoman, l'imamat (monarchie) mutawakkilite du Yémen le remplace au Nord, et les Britanniques installent un protectorat sur le sud du Yémen.
- 1962** L'imamat est aboli ; la partie nord du pays devient la République arabe du Yémen agitée par la guerre civile.
- 1967** Les Britanniques quittent le Yémen et le Yémen du Sud s'autoproclame République démocratique populaire du Yémen. Son engagement derrière l'URSS isole le pays des monarchies de la région, notamment de l'Arabie Saoudite qui conduit des raids entre 1967 et 1972 avec le soutien du Sud et des Britanniques.
- 1990** Réunification des deux Yémen au sein de la République du Yémen sous l'autorité de d'Ali Abdallah Saleh, président autoritaire du Nord Yémen de 1978 à 1990 et ensuite président du Yémen unifié de 1990 à 2012.
Le Yémen soutient l'Irak contre le Koweït, ce qui l'isole sur la scène internationale.
- 1994** Première tentative de sécession du Sud entraînant une guerre civile qui fait 7 à 8 000 morts.
- 2004-2010** Guerre du Saada, opération militaire du gouvernement Saleh contre les Houthis.
- 2011** Les printemps arabes font tomber les gouvernements en Tunisie, en Libye et en Égypte ; des manifestations éclatent au Yémen. Une élection au résultat contesté est organisée en 2012.
- 2014** Guerre civile enclenchée par les rebelles houthistes soutenus par l'Iran contre le gouvernement soutenu par l'Arabie Saoudite à la tête d'une large coalition. Les rebelles s'emparent de la capitale, Sanaa, en 2017, tuant le président Saleh lors des combats. Aden devient « capitale temporaire » du Yémen.
- 2023** Un accord de paix est signé entre le Yémen et l'Arabie Saoudite.

LA PLACE DE LA CHARIA DANS LE DROIT

Le Yémen fait partie des pays dans lesquels l'islam est religion de l'Etat. À ce titre et aux côtés de l'Arabie saoudite, de l'Iran, du Pakistan ou de l'Afghanistan, il applique la charia et la Constitution (1990, art. 159) prévoit que le président de la République, le vice-président, le premier ministre, les ministres et les membres de l'Assemblée représentative doivent prêter serment sur le Coran et la Sunna.

L'AVORTEMENT AU MOYEN-ORIENT ET EN AFRIQUE DU NORD

Près de 80 % des femmes du Moyen-Orient et d'Afrique du Nord vivent dans des pays où le droit à l'avortement est restreint. Voire, pour 55 % d'entre elles, dans des pays où l'IVG n'est autorisée que pour sauver la vie de la mère. En général, les autorités religieuses musulmanes considèrent que l'avortement interfère avec la volonté de Dieu qui, seul, a droit de vie et de mort. Cependant, les différents courants de l'islam n'ont pas tous le même point de vue sur la question. *Les Lueurs d'Aden* aborde cette tension à l'intérieur de l'islam sur la règle commune. Ainsi, dans le chafiisme qui domine certaines régions d'Afrique, l'IVG est autorisée jusqu'à 40 jours de grossesse, certains imams chafiistes tolérant l'avortement jusqu'au 120e jour. Dans le courant hanbalite, majoritaire en Arabie saoudite et aux Émirats Arabes Unis, certains chefs religieux autorisent également l'avortement jusqu'au quatrième mois alors que le malikisme qui prédomine en Afrique du Nord, considère le fœtus comme un être vivant en devenir et interdit totalement l'avortement. L'enjeu de l'avortement est la protection de la mère, et au Yémen les avortements ne sont autorisés que « pour sauver la vie d'une femme enceinte », ce qui en fait l'une des lois sur l'avortement les plus strictes du Moyen-Orient et du monde.



LISTE ARTISTIQUE

Khaled Hamdan Ahmed
 Abeer Mohammed Isra'a
 Samah Alamrani Muna

LISTE TECHNIQUE

Réalisateur Amr Gamal
 Scénaristes Mazen Refaat, Amr Gamal
 Chef-opérateur Mrinal Desai
 Montage Heba Othman
 Son Rana Eid
 Musique Chen Mingchang
 1^{er} Assistant réalisateur Ezat Shadad
 Costumes Saleh Alkatheri
 Producteurs Mohsen Alkhalifi, Amr Gamal
 Coproducteurs Amjad Abu Alala, Mohammed Alomd'a
 Société de production Adenium Productions
 Coproduction Station Films
 Red Sea International Film Festival
 Distribution Paname Distribution



PANAME
DISTRIBUTION